

PROUST À LA PAGE DANS *THE NEW YORKER*

EMILY EELLS ET MARGARET GRAY

Si la présence de Proust s'inscrit en pleine page – et en couleurs – dans un numéro du *New Yorker* du début de cette année (1), l'écrivain n'a pas toujours joui d'une telle cote de popularité dans cette revue. Il y fait sa première apparition en 1934, dans un compte rendu on ne peut plus mitigé sur la traduction de son roman en anglais. Certes l'auteur de l'article reconnaît avoir affaire à un « chef-d'œuvre », mais il le trouve « *massive, musty, and faintly medicinal* » (lourd, rance et sentant vaguement le médicament) et critique toute la partie « Albertine », réduite à son avis à une « *French love story with all the essential anatomy thereof blandly omitted* » (histoire d'amour à la française, mais dont toute l'anatomie essentielle est omise jusqu'à la fadeur (2)) ! Presque cinquante ans plus tard, le ton a bien changé : dans son compte rendu de la traduction de *la Recherche* revue et corrigée par Terence Kilmartin (3), V.S. Pritchett loue la façon dont Proust va au-delà de l'explication à la Balzac en procédant par suggestion et réflexion. Pritchett suit avec admiration la modulation qu'opère Proust entre le ton enjoué de l'autoparodie et le requiem mélancolique pour un temps à jamais perdu.

Il n'est guère étonnant que l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* trouve sa place dans *The New Yorker*, la revue qui, outre-Atlantique, s'apparente peut-être le plus à la *Revue des Deux Mondes*. Tout comme cette dernière s'oriente vers les États-Unis depuis sa fondation en 1829, le très cosmopolite *New Yorker* se targue d'être résolument axé sur l'Europe, notamment dans sa rubrique « Letter from Paris », où il est maintes fois question de Proust. À commencer par un compte rendu du programme télévisé intitulé « Proust tel que je l'ai connu » (4). L'émission regroupait une douzaine d'amis et de connaissances de Proust qui, quarante ans après sa mort, en livraient leurs souvenirs. De son ami de lycée Daniel Halévy à sa bonne Céleste Albaret, en passant par Paul Morand, Jean Cocteau et François Mauriac pour ne citer qu'eux, les souvenirs évoqués étaient si vifs qu'ils réussissaient à faire revivre la présence de Proust lui-même. D'autres « Lettres de Paris » publiées dans *The New Yorker* rendirent compte des expositions consacrées à Proust, comme celle de la Bibliothèque nationale pendant l'été 1965, qui présentait l'importante collection de manuscrits de Proust dont elle avait fait l'acquisition trois ans auparavant, ainsi qu'un assemblage de photographies des personnalités du monde proustien (5). En 1971, à l'occasion du centenaire de la naissance du romancier, une autre « Lettre de Paris » fit part de l'exposition *Proust en son temps* qui avait eu lieu dans son quartier du boulevard Haussmann, au musée Jacquemart-André (6). Une entrée dans la rubrique « The talk of the town » du 3 juin 1972 (7) confirmait que Proust avait enfin droit de cité dans *The New Yorker* : elle présentait l'exposition au club des bibliophiles Grolier de New York qui commémorait le cinquantième anniversaire de la mort de l'écrivain. C'est également grâce à des rédacteurs aussi éminents que John Updike, Adam Gopnik et André Aciman, dont les contributions informent la pensée de *The New Yorker*, que Proust y gagna ses lettres de noblesse. André Aciman rédigea un véritable récit de voyage du côté de chez Proust dans un numéro du *New Yorker* portant un bandeau publicitaire qui l'annonçait ainsi : « *Proustomania : André Aciman makes a literary pilgrimage* (8) » (« La folie Proust : André Aciman fait un pèlerinage littéraire »). En face de la première page de son article intitulé « In search of Proust » (À la recherche de Proust) se trouve un dessin montrant Proust devant un Illiers métamorphosé en Disneyland, où

tout tend à en faire un produit commercial. Le pèlerinage d'Aciman, rejoint par de nombreux « fidèles » avides d'acheter des souvenirs de Proust, exprime la nostalgie de sa première lecture de *la Recherche*, dans une édition offerte par son père.

Six mois plus tard, Adam Gopnik (9) fait part de l'événement parisien qu'est la sortie du film *le Temps retrouvé* du cinéaste chilien Raul Ruiz. Son article est illustré de trois belles photos en noir et blanc de François-Marie Banier, dotant ces pages du *New Yorker* d'une élégance sans pareil. Gopnik va même jusqu'à affirmer que les Américains avaient un pas d'avance sur les Français en reconnaissant en Proust un monstre sacré de la littérature :

« *The French were a while coming to Proust. As late as the nineteen-fifties, when most Americans already took it for granted that he was among the greatest of modern writers, a lot of people in France saw him as a slightly secondary figure.* »

(Les Français ont mis un peu de temps à se faire à Proust. Dans les années cinquante, alors que la plupart des Américains tenaient déjà pour acquis qu'il comptait parmi les plus grands auteurs modernes, encore nombreux étaient ceux qui en France le considéraient comme une figure quelque peu secondaire.)

Gopnik souligne le travail du cinéaste, qui a su tirer le meilleur de ses acteurs : Catherine Deneuve a pu paraître « *seemingly miscast as Odette, yet rightly, deeply cold* » (apparemment pas le choix idéal pour interpréter le rôle d'Odette, elle n'en avait pas moins la profonde et nécessaire froideur) ; l'Italien Marcello Mazzarella « *a scarily perfect look-alike* » (un double parfait à faire peur) pour le Narrateur, incarné par un Georges du Fresne en culottes courtes pour les scènes de l'enfance.

Dans l'article de quatre pages intitulé « *The man in bed* » (l'homme au lit), John Updike (10) s'appuie quant à lui sur la biographie du grand Marcel signée par l'universitaire américain William C. Carter (11) pour retracer l'histoire des traductions en anglais, ainsi que celle de l'écriture et de la publication de *la Recherche*. Proust est encore vivant :

« *He continues to be loved ; his work has not petrified into the intimidating mesas, the scarcely scalable volcanic cones, which time and lessening literacy have made of Joyce, Musil, Mann, and even Kafka,*

who left his more ambitious works uncompleted. [...] Proust remains as light and inviting as a feather bed, a nearly infinite mass of prose gently sighing up and down, like a calm sea glinting with myriad coins of moonlight. »

(Il continue à être aimé ; son œuvre ne s'est pas pétrifiée en ces hauts plateaux intimidants, en ces cônes volcaniques quasiment impossibles à escalader, que le temps et la perte de la culture littéraire ont fait de Joyce, Musil, Mann et même Kafka, dont les œuvres les plus ambitieuses sont restées inachevées [...] Proust demeure aussi léger et accueillant qu'un lit douillet, masse presque infinie de prose, respirant, doucement soupirant, comme un océan serein pailleté d'argent à l'infini sous le clair de lune.)

L'article d'Updike est orné d'une caricature signée Tullio Pericoli, représentant Proust au lit, un cahier à la main, sur lequel il vient d'écrire l'incipit de son œuvre – tandis que s'entassent autour du lit des piles de feuilles manuscrites. Nul doute : *The New Yorker* met Proust sur le devant de la scène – honneur qui n'a été fait ni à Philip Roth, ni à Faulkner, ni même à Henry James.

Les caricatures qui s'insèrent dans les articles du *New Yorker* – le plus souvent sans avoir le moindre rapport avec eux – sont comme la marque de fabrique de cette revue, et la bonne douzaine consacrée à Proust que nous y avons repérée en dit long sur la place qu'il y occupe. Certaines d'entre elles entonnent le même message : Proust est un *must* : il faut le lire pour avoir accès au dernier salon new-yorkais où l'on cause. D'autres illustrent jusqu'à quel point la figure du Parisien lettré de la haute société détonne avec les habitudes de vie au Nouveau Monde. Mais tous s'accordent à faire de Proust un mythe, inabordable et hermétique.

Il faut donc obligatoirement lire Proust pour prouver qu'on a des lettres, bien que cette lecture soit perçue comme un pensum par ceux qui veulent paraître cultivés. C'est le sens de la caricature pince-sans-rire de David Sipress : le tableau d'art moderne indéchiffrable qui domine le salon révèle la prétention du mari bourgeois qui aimerait, bien sûr, pouvoir afficher avec la même facilité sa connaissance de Proust (12). Il annonce à sa femme qu'il a trouvé une solution pour lire Proust « sans peine » : il emploie quelqu'un pour faire la lecture à sa place ! Dans ce monde où tout s'achète, on peut même payer quelqu'un pour faire ses devoirs... À en juger par son expression revêche, celui-ci n'y prend guère

plaisir alors que celui qui « lit » par procuration se réjouit de bientôt savoir tout ce qu'il faut savoir sur Proust sans jamais oser, ni surtout avoir à le lire.

Un message analogue se dégage d'une caricature de Victoria Roberts assez différente : c'est celle d'un couple gay d'un certain âge, qui, au lit, se rend compte avec consternation qu'il faudra, pour lire toute *la Recherche*, commencer dès le lendemain matin (13). De nos jours, la légalité croissante du mariage gay, tout en conférant certains droits, impose également certaines obligations aux époux « bobo » du même sexe, qui se retrouvent maintenant confrontés à la norme du mariage pour tous. Le manque évident de passion – lunettes, pyjamas boutonnés jusqu'au menton, ton résigné – évoque plutôt un couple établi, figé même, que des amants follement amoureux. Prétentions intellectuelles et culturelles obligent – puisque c'est le fardeau implicite des lecteurs du *New Yorker* – le mariage « gai » n'est pas forcément tel, puisqu'il faut maintenant, comme encore un devoir conjugal, lire tout Proust !

Cette obligation ne va pas, pourtant, sans risque de rancune. Dans une caricature d'Ed Arno, une cliente demande conseil au rayon « Best-sellers » (14) : « Je cherche un pavé pour me venger des tomes de Proust qu'il m'a donnés l'an dernier. » Les habits de cette Américaine révèlent son manque de culture : ses bottes western tranchent avec la prétention de son sac à main chic, le tout culminant dans un énorme col de fourrure qui pourrait être pris comme signe d'arrivisme. On peut supposer que même si Proust lui est passé par-dessus la tête, les tomes de ce qu'elle connaît sous le titre de *Remembrance of Things Past* trônent dans la bibliothèque de son salon, comme un signe de reconnaissance intellectuelle et sociale.

L'obligation de lire Proust n'est pas toujours acceptée avec enthousiasme aux États-Unis ; parallèlement, son assimilation dans la culture américaine rencontre aussi de la résistance. Certaines caricatures mettent en évidence un Mister Proust complètement déboussolé dans ce Nouveau Monde. Proust ne peut se naturaliser en New-Yorkais, encore moins en Américain. C'est le sens d'une caricature de Tom Hachtman (15) qui le montre perplexe, attablé devant sa tasse de thé, un paquet de madeleines à la main. Ce sont des madeleines diététiques pour répondre au goût de la bourgeoisie américaine, sans matière grasse, sans sel, sans cholestérol. Les madeleines pur beurre aux œufs frais dégustées par tante Léonie sont devenues une recette à l'américaine préparée par la cuisinière « Aunt Leonie ». Ces madeleines « *lite* » industrielles et vendues en supermarché laissent Proust pantois, estomaqué.

Elles ressemblent si peu à ce qu'il a connu en France qu'elles ne lui disent rien, elles ne déclenchent en lui aucun souvenir : la bulle de ses pensées, comme une page blanche, est vide. La pendule, rappel de l'heure, et les roses, vite fanées, soulignent l'obsession de la fuite du temps au Nouveau Monde ; au sein d'une société aliénante dans sa course derrière le temps où le retour sur soi devient impossible, le goût délicat et artisanal – amoureuxment préparé – de l'authentique madeleine proustienne n'est plus de mise.

Se moquant du fétichisme de la madeleine, *The New Yorker* se demande de façon quasi blasphématoire si elle peut être remplacée par un ersatz. Sur une autre caricature, signée Lee Lorenz (16), on voit un Proust épuisé, maladif, couché dans un lit d'hôpital sur lequel les différentes ébauches de son roman s'empilent autour de son écritoire. Mais les rideaux et le ciel de lit rappellent plutôt une chambre de son temps, et l'on distingue à droite des rayonnages surchargés : image de l'opposition entre culture et inculture, de l'irruption du monde moderne, stéréotypé, industriel, dans l'univers douloureux, intime. Habitué à commander « à la carte », Proust est confronté à un choix de pâtisseries industrielles empilées sur le *cart*, le chariot. Il n'y a plus de madeleines, d'où la question : Proust peut-il se rabattre sur un feuilleté à la confiture de prune ?

Ce qui recouvre une question plus profonde liée au rôle de celle-ci dans *la Recherche* : serait-ce la fin d'un type de création littéraire ? La caricature désacralise non seulement la madeleine, mais aussi l'un des plus grands auteurs de l'histoire littéraire en le réduisant, ô si brusquement ! à un simple et anonyme surnom populaire.

James Stevenson signe une caricature du *New Yorker* (17) qui met en évidence l'incongruité du personnage de Proust dans un petit restaurant américain, tel celui de Hopper dans *Nighthawks*. À la fois lieu de solitude, mais aussi de rencontres, ce paradoxe du *diner* se retrouve dans la figure parisienne de Proust littéralement plaquée sur le cadre américain. La banquette recouverte de plastique prend la place du divan Empire de la célèbre photo prise par Otto en 1902, le décor – avec les tabourets en métal vissés par terre, le comptoir et le menu affichant « Hamburger, Frites, Coupe glacée » – créant un cadre assez invraisemblable pour accueillir celui qui a été connu de son vivant comme le monsieur Proust du Ritz. Les deux Américains tranchent avec la figure rêveuse en smoking : la serveuse avec ses cheveux serrés dans une coiffe par mesure d'hygiène qui interpelle le cuisinier, et le gros camionneur en bras de chemise et casquette représentent en effet un – ou plutôt le – nouveau monde pour Proust.

La légende, « *Hey, do we have strawberries crushed in cream cheese?* », semble indiquer que Proust aurait commandé un des plats préférés du jeune Narrateur : du fromage blanc dans lequel il pourrait écraser des fraises. En demandant s'il y a du fromage blanc aux

fraises tout prêt, la serveuse enlève au narrateur tout le plaisir d'y écraser lui-même ces délicieux fruits rouges. Pire encore : on peut à peine imaginer un tel délice dans un *diner* américain. Comme la réponse du cuistot à la serveuse ne peut être qu'un « *What the hell... ?* » (de quoi... ?) grognon et mystifié, l'ironie est à son plus mordant dans cette caricature se moquant de l'image incongrue d'un Proust plongé au cœur de la culture de masse américaine.

Si certaines caricatures mettent en avant l'intégration problématique de Proust dans le monde new-yorkais, d'autres par contraste le tiennent à distance en en faisant un objet de musée. Dans une caricature intitulée *Au musée de la littérature* (18), on voit une vitrine d'exposition, et quelques madeleines rassies sont comme immortalisées par cette présentation. Une barre de sécurité empêche les visiteurs BCBG de s'approcher trop près : la pâtisserie à consommer est rendue inaccessible, désormais relique ou œuvre d'art à contempler. Satire, en plus, du matérialisme qui privilégie l'objet par rapport à ce qu'il recouvre et dévoile, ces madeleines fétichisées ne recouvrent plus rien qu'elles-mêmes, ce sont elles qui deviennent objets de méditation, et non la recherche proustienne.

En effet, quittant la caricature, l'installation de Proust au musée fait partie de l'actualité new-yorkaise de ce printemps, comme en témoigne l'exposition *Marcel Proust and Swann's Way* à la Morgan Library à New York. Vedette involontaire de la culture de masse, ou bien icône sous verre au musée, Proust s'impose sur la scène littéraire américaine comme une figure ambiguë, car son œuvre ne cesse de rappeler à cette société son aliénation de ses sources culturelles européennes. On pourra plus aisément tourner les pages d'*À la recherche du temps perdu* que tourner définitivement la page d'un Proust vu par *The New Yorker* comme un miroir inversé de la culture américaine. Voilà pourquoi l'exposition de la Morgan Library était bien celle qu'il fallait aller voir ce printemps, celle où il fallait être vu, *The New Yorker* sous le bras, bien sûr !

Nous tenons à remercier bien vivement Pierre-François Gorse de sa précieuse collaboration à cet article et le Centre de recherches anglophones (Crea) de l'université Paris-Ouest d'avoir participé si généreusement à l'acquittement des droits de reproduction des caricatures.

1. *The New Yorker*, 21 janvier 2013, Maira Kalman, « Sketchbook "Marcel's Way" », p. 45.
2. Alexander Woollcott, « *Shouts and Murmurs* », dans *The New Yorker* du 1^{er} décembre 1934.
3. *The New Yorker*, 12 octobre 1981, p. 186-194.
4. *The New Yorker*, 17 mars 1962, p. 175-178.
5. *The New Yorker*, 26 juin 1965 p. 92-94.
6. *The New Yorker*, 3 juillet 1971, p. 53-54.
7. *The New Yorker*, 3 juin 1972, p. 31-32.
8. *The New Yorker*, 21 décembre 1998, p. 80-85. Dessin d'Edward Sorel.
9. Rubrique « Portfolio », *The New Yorker*, 14 juin 1999, p. 69-71.
10. *The New Yorker*, 3 avril 2000, p. 89-92.
11. William Carter, *Marcel Proust, A Life*, Yale University Press, 2002.
12. *The New Yorker*, 12 avril 2007. Dessin de David Sipress.
13. *The New Yorker*, 1^{er} octobre 2012. Dessin de Victoria Roberts.
14. *The New Yorker*, 20 décembre 1982. Dessin d'Ed Arno.
15. « *No-Fat Madeleines* », *The New Yorker*, 22 juin 1998.
16. « *I'm out of madeleines, Jack* », *The New Yorker*, 24 juillet 1989.
17. *The New Yorker*, 21 août 1971.
18. « *In the museum of literature* » de Benoît van Innis, dans *The New Yorker* du 22 octobre 1990.